

Jonathan Coe

Le cœur de l'Angleterre



folio

COLLECTION FOLIO

Jonathan Coe

Le cœur
de l'Angleterre

*Traduit de l'anglais
par Josée Kamoun*

Gallimard

Titre original :
MIDDLE ENGLAND

© *Jonathan Coe, 2018.*
© *Éditions Gallimard, 2019, pour la traduction française.*

Couverture : Illustration © Julien Pacaud.

Né en 1961 à Lickey près de Birmingham, Jonathan Coe est l'un des auteurs majeurs de la littérature britannique actuelle. Ses œuvres mettent en scène des personnages en proie aux changements politiques et sociaux de l'Angleterre contemporaine. S'il sait se faire grave et mélancolique, dans *La Femme de hasard* (2007), c'est avec *Testament à l'anglaise* (1995), prix du Meilleur Livre étranger 1996, où il présente une peinture au vitriol de l'époque thatchérienne, que son talent de romancier se fait connaître. Suivent *La Maison du sommeil* (1998), prix Médicis étranger, le diptyque *Bienvenue au club* (2003) et *Le Cercle fermé* (2006), *La pluie, avant qu'elle tombe* (2009), *La vie très privée de Mr Sim* (2011), histoire picaresque d'un incorrigible ingénu, et *Expo 58* (2014), parodie de roman d'espionnage dans l'Angleterre des années 1950. L'essai *Notes marginales et bénéfiques du doute* a paru en 2015. *Le cœur de l'Angleterre*, publié en 2019, tisse une satire sociale et politique des années Brexit.

Pour Janine, Matilda et Madeline

PREMIÈRE PARTIE

LA JOYEUSE ANGLETERRE

Au cours des dernières décennies de ce siècle, se présenter comme « Britannique » a ouvert des perspectives inédites... Pouvaient se définir ainsi de nouveaux venus arrivés de l'étranger, et des gens comme moi qui trouvaient au terme un sympathique côté fourre-tout. Il recouvrait comme un nationalisme civique, dont les méandres avaient le charme d'un vieux fleuve qui aurait laissé loin en amont son potentiel dévastateur.

IAN JACK, *The Guardian*,
22 octobre 2016

Avril 2010

L'enterrement était achevé. La réception se dispersait. Benjamin décida qu'il était l'heure de partir.

« Papa, je crois que je vais bouger.

— Très bien, je viens avec toi », répondit Colin.

Ils se dirigèrent vers la porte du pub et s'éclipserent sans dire au revoir à personne. La rue du village était déserte, silencieuse au soleil tardif.

« On ne devrait pas s'en aller comme ça, tout de même, dit Benjamin en se retournant vers le pub d'un air perplexe.

— Et pourquoi ? J'ai parlé avec tous ceux avec qui je voulais parler. Allez, viens, conduis-moi à la voiture. »

Benjamin tendit le bras à son père qui s'y accrocha d'une poigne incertaine. Il tenait mieux sur ses jambes, de cette façon. Avec une lenteur indescriptible, ils prirent la direction du parking.

« Je ne veux pas rentrer chez moi, dit Colin. C'est au-dessus de mes forces, sans elle. Emmène-moi chez toi.

— Bien sûr », répondit Benjamin, le cœur sombrant dans sa poitrine. Le moment de quiétude qu'il s'était promis, solitude, méditation avec verre de cidre à la vieille table en fer forgé, murmure de la rivière qui ondulait son cours hors du temps, tout cela disparut en fumée dans le ciel de l'après-midi. Tant pis. Son devoir était auprès de son père aujourd'hui. « Tu veux passer la nuit chez moi ?

— Ah oui, je veux bien », acquiesça Colin, mais sans lui dire merci. C'était un mot qu'il ne disait guère, ces temps-ci.

*

La route était encombrée et ils mirent plus d'une heure et demie à arriver chez Benjamin. Au cœur même des Midlands, ils suivaient à peu près le cours de la Severn et traversèrent ainsi les villes de Bridgnorth, Alveley, Quatt, Much Wenlock et Cressage, itinéraire paisible et sans rien de saillant, uniquement ponctué par des stations-service, des pubs et des jardineries, avec des panneaux patrimoniaux marron qui trompaient la lassitude du voyageur en lui faisant miroiter des réserves naturelles, des gîtes historiques et des arboretums. L'entrée de chaque village était signalée par un panneau à son nom accompagné d'un feu clignotant qui indiquait à Benjamin la vitesse à laquelle il roulait et l'invitait à ralentir.

« Quel cauchemar, hein, ces radars qui te piègent ! dit Colin. Tu peux plus faire un mètre sans qu'ils t'extorquent de l'argent, ces enfoirés.

— Ça limite les accidents, il faut croire. »

Son père émit un grognement dubitatif.

Benjamin alluma le poste qui était comme d'habitude sur Radio 3. Coup de chance, il tomba sur le mouvement lent du trio pour piano de Fauré. Les contours mélancoliques et sans grandiloquence de la mélodie lui parurent non seulement accompagner parfaitement les souvenirs de sa mère qui se bouscuaient dans sa tête, et sans doute dans celle de son père, mais aussi constituer un écho sonore aux virages amples de la route, et même aux verts éteints du paysage qu'elle traversait. Que cette musique soit typiquement française n'y changeait rien ; il y entendait un fond commun, un esprit partagé : il s'y sentait parfaitement chez lui.

« Éteins-moi ce boucan, tu veux bien, dit Colin. On pourrait pas écouter les infos ? »

Benjamin laissa le mouvement encore trente ou quarante secondes avant de passer sur Radio 4. C'était le programme de l'après-midi, qui les plongea aussitôt dans un monde familier où le politicien et le journaliste s'affrontaient en combat singulier. Dans une semaine, ce seraient les élections. Colin allait voter conservateur, comme il le faisait à chaque consultation en Grande-Bretagne depuis 1950. Quant à Benjamin, il était comme toujours indécis, à ceci près qu'il avait décidé de ne pas voter. Rien de ce qu'ils entendraient sans doute à la radio au cours de la semaine à venir ne risquait d'y changer quoi que ce soit. La grande affaire, ce jour-là, c'était que Gordon Brown, le Premier ministre sortant qui se représentait, s'était fait piéger au micro en parlant d'un de ses soutiens potentiels comme d'une « bonne femme bourrée de préjugés » – du pain bénit pour les médias.

« Le Premier ministre vient de montrer son vrai

visage, disait un député conservateur avec une joie mauvaise. Toute personne qui exprime une inquiétude bien légitime ne peut être que bourrée de préjugés, selon lui. Voilà pourquoi on ne peut pas avoir de débat digne de ce nom sur l'immigration, dans ce pays.

— Mais n'est-il pas vrai que M. Cameron, votre chef de file, soit tout aussi réticent... »

Benjamin éteignit la radio sans explication. Pendant un moment, ils roulèrent en silence.

« Elle pouvait pas les sentir, les politiciens », dit Colin, laissant resurgir le cours de ses pensées souterraines sans avoir besoin de préciser de qui il parlait. Il s'exprimait à voix basse, une voix plombée par le regret et l'émotion contenue. « Elle pensait qu'il y en avait pas un pour racheter l'autre. Des filous, tous tant qu'ils sont, à tricher sur leurs dépenses, à pas déclarer leurs intérêts, à occuper une demi-douzaine de postes en plus du leur... »

Benjamin acquiesça, mais dans son souvenir, c'était plutôt Colin lui-même, et non sa femme aujourd'hui disparue, qui était obsédé par la vénalité des politiciens. C'était même un des rares sujets qui pouvaient délier la langue de ce taciturne ; d'ailleurs, peut-être y aurait-il intérêt à lui tendre la perche tout de suite pour lui épargner des pensées plus douloureuses. Mais Benjamin se révolta contre cette idée. Aujourd'hui, ils avaient dit adieu à sa mère et il ne voulait pas que le caractère sacré de la circonstance soit terni par une des diatribes de son père.

« Mais ce que j'ai toujours aimé chez Maman, lança-t-il pour faire diversion, c'est qu'elle n'était jamais amère quand elle disait ces choses-là. Tu

vois, quand elle était contre quelque chose, elle n'éprouvait pas de colère, plutôt... de la tristesse.

— Oui, c'était une belle âme, approuva Colin. Il n'y avait pas meilleure personne. » Il n'en dit pas davantage mais au bout de quelques secondes, il tira un mouchoir crasseux de sa poche de pantalon et s'essuya les deux yeux, lentement, méticuleusement.

« Ça va te faire bizarre de te retrouver tout seul. Mais tu vas t'en sortir, j'en suis sûr. Sûr et certain. »

Colin regarda dans le vague : « Cinquante-cinq ans de vie commune...

— Je sais, Papa. Ça va être dur. Mais Lois sera tout près une bonne partie du temps. Et puis moi, je ne suis pas si loin non plus. »

Ils continuèrent à rouler.

*

Benjamin habitait un moulin aménagé sur les rives de la Severn, aux alentours d'un village au nord-est de Shrewsbury. On y accédait par une petite route où deux voitures n'auraient pu se croiser, sous un berceau d'arbres, entre des haies exubérantes. Il avait emménagé dans cet endroit improbable et reculé au début de l'année, la vente de son trois-pièces de Belsize Park ayant avantageusement couvert la transaction, avec une différence qui le mettrait à l'abri du besoin pendant des années. L'habitation était beaucoup trop grande pour un homme seul, mais enfin il n'était pas seul quand il l'avait achetée. Elle comportait six chambres, deux salons, une salle à manger et une vaste cuisine ouverte équipée, avec sa cuisinière

Aga, ainsi qu'un bureau pourvu de généreuses fenêtres à petits carreaux donnant sur la rivière. Pour l'instant il y était très heureux, et avait fait taire les appréhensions de ses amis et de sa famille, tous convaincus au départ qu'il avait commis une bourde catastrophique.

La maison était hérissée de chicanes, d'angles perfides, d'escaliers raides et étroits. C'était bien le dernier endroit où amener son père de quatre-vingt-deux ans. Cependant, non sans mal, Benjamin aida Colin à sortir de la voiture, monter l'escalier jusqu'au salon, grimper la volée de marches suivante – plus courte mais qui tournait dangereusement à angle droit – pour traverser la cuisine, sortir par la porte de derrière et descendre enfin l'escalier métallique menant à la terrasse. Il lui trouva un coussin, lui servit une lager et s'apprêtait à s'asseoir pour engager avec lui une conversation un peu artificielle au bord de l'eau lorsqu'il entendit une voiture s'arrêter devant la porte.

« Qui c'est, bon Dieu ? »

Colin, qui n'avait rien entendu, le regarda avec ébahissement.

Benjamin se leva d'un bond et retourna dans le séjour. Il ouvrit la fenêtre et regarda dans la cour, où il aperçut Lois et sa fille Sophie devant la porte, sur le point de frapper.

« Qu'est-ce que vous faites là ? »

— J'essaie de t'appeler depuis une heure, dit sa sœur. Pourquoi tu as éteint ton portable, merde !

— Je l'ai éteint parce que je ne voulais pas qu'il sonne pendant un enterrement.

— On s'est fait un sang d'encre.

— Il ne fallait pas, je vais très bien.

— Pourquoi tu t'es sauvé comme ça ?

— J'avais besoin de prendre le large.

— Où est Papa ?

— Ici, avec moi.

— Tu aurais pu nous le dire !

— Je n'y ai pas pensé.

— Tu n'as dit au revoir à personne ?

— Non.

— Pas même à Doug ?

— Non.

— Il a fait la route depuis Londres...

— Je vais lui envoyer un SMS. »

Lois soupira. Son frère l'exaspérait parfois.

« Bon, tu nous ouvres et tu nous sers une tasse de thé, au moins ?

— D'accord. »

Il les précéda dans la maison et elles rejoignirent Colin sur la terrasse tandis qu'il restait à la cuisine faire du thé et verser un verre de vin blanc à Sophie. Il apporta les boissons sur un plateau, en posant prudemment les pieds sur les marches, ébloui qu'il était par le couchant.

« C'est délicieux, cet endroit, Ben, dit Lois.

— Ça doit être génial pour écrire, rêva Sophie. Je pourrais m'installer ici et travailler pendant des heures en écoutant la rivière.

— Je te l'ai déjà dit, viens quand tu veux et tu finiras ta thèse en un rien de temps. »

Sophie sourit.

« Ça y est, j'ai fini la semaine dernière.

— Waouh ! Félicitations.

— Elle n'a jamais compris ce que tu lui trouvais, à ce moulin, dit Colin. Et moi non plus. Quel trou perdu. »

Benjamin absorba le commentaire et n'estima pas qu'il appelait une réponse, à supposer qu'il en ait trouvé une.

« Bah, ça... » Il s'assit avec un petit soupir de lassitude et de satisfaction. Il allait boire sa première gorgée de thé lorsqu'une nouvelle voiture se fit entendre devant la maison.

« Bon Dieu... »

Cette fois encore, il alla jusqu'à la fenêtre du salon pour regarder dans la cour : la voiture était celle de Doug. Courbé en deux, postérieur au premier plan, celui-ci était en train de récupérer un ordinateur portable sur le siège arrière. Lorsqu'il se redressa, Benjamin fit une découverte : Doug avait le haut du crâne chauve ; il était en train de se déplumer de manière significative. Un instant, il en conçut une pointe de satisfaction mesquine, comme on en ressent envers un rival. Puis Doug le vit et cria :

« Pourquoi ton portable est éteint ? »

Sans répondre, Benjamin descendit lui ouvrir.

« Salut, lui dit-il, Sophie et Lois viennent d'arriver.

— Pourquoi tu es parti sans dire au revoir ?

— C'est comme au début du *Hobbit*, "Une réception inattendue". »

Doug l'écarta pour passer.

« D'accord, Bilbon, tu me laisses entrer ? »

Il grimpa les marches quatre à quatre en devançant Benjamin et, sous ses yeux ébahis, il se précipita dans la cuisine. Il n'était venu qu'une seule fois dans cette maison mais il semblait se repérer. Le temps que Benjamin le rattrape, il avait sorti l'ordinateur de sa pochette, s'était installé à la table et pianotait déjà sur le clavier.

« C'est quoi le mot de passe de ton wifi ?

— Je ne sais pas, il faut que je regarde le routeur.

— Dépêche-toi alors, s'il te plaît. » Comme Benjamin disparaissait dans le salon, il lui lança : « Au fait, très bien, ton discours.

— Merci.

— Enfin, je dis discours, non, éloge plutôt, appelle ça comme tu voudras. Ça a mis la larme à l'œil à pas mal de gens, c'est un fait.

— Bah, c'était le but, si on veut.

— Même Paul avait l'air ému. »

Au nom de son frère, Ben, qui était en train de griffonner le mot de passe, se figea. Au bout d'un instant, il revint d'un pas lent à la cuisine et posa le bout de papier à côté de l'ordinateur de Doug.

« Il a eu du culot de débarquer.

— À l'enterrement de sa mère, Ben ? C'était son droit. »

Au lieu de répondre, Benjamin prit un torchon pour essuyer les mugs.

« Tu lui as parlé ? s'enquit Doug.

— Six ans que je ne lui parle plus. Pourquoi veux-tu que je lui parle maintenant ?

— Il est parti de toute façon, il est rentré à Tokyo. Son avion décollait d'Heathrow à... »

Benjamin fit volte-face, rouge de colère. « J'en ai rien à foutre, Doug. Je veux plus entendre parler de lui, d'accord ?

— Très bien, pas de souci. » Penaud, Doug se remit à pianoter.

« Merci d'être venu aujourd'hui, au fait, dit Benjamin pour se montrer dans de meilleures dispositions. Ça m'a vraiment fait plaisir et Papa était très touché.

— Ça ne pouvait pas tomber plus mal, grogna Doug sans lever les yeux de l'écran. Quatre semaines que je suis Gordon au fil de sa campagne. Il se passe que dalle. Et putain, aujourd'hui ça tire dans tous les coins et je suis même pas là. Il faut que je sois bloqué dans un crématorium à Redditch... » Tout au martèlement de ses doigts sur les touches, il ne semblait pas réaliser la brutalité de ses paroles. « Et maintenant, ils veulent que je leur envoie un topo de mille mots avant dix-neuf heures alors que je n'en sais pas plus que ce que j'ai entendu à la radio en venant. »

Benjamin resta quelques instants penché au-dessus de lui avec un sentiment d'inutilité, puis il déclara : « Bon, écoute, je te laisse travailler. » Comme Doug ne répondait pas, il s'éloigna discrètement et passait la porte de la cuisine pour sortir sur la terrasse quand l'autre lui cria : « Ça te dérange pas que je reste dormir ? »

Pris de court, Benjamin hésita un instant puis accepta d'un signe de tête. « Pas du tout. »

*

Aucun des visiteurs assis sur la terrasse ce soir-là ne le saurait jamais car c'était une vérité dont il n'avait aucune intention de leur faire part, mais il avait acheté cette maison pour réaliser un fantasme. Bien des années auparavant, en mai 1979, alors que l'Angleterre, tout comme aujourd'hui, se trouvait à la veille d'élections cruciales, il était attablé au pub le Grapevine, à Birmingham, sur Paradise Place, et il rêvait son avenir. Il se figurait que la fille dont il était amoureux, Cicely Boyd, serait

toujours avec lui des dizaines d'années plus tard, et qu'une fois mariés, à l'approche de la soixantaine, leurs enfants partis du foyer, ils vivraient ensemble dans un moulin aménagé du Shropshire, où il composerait de la musique et où elle écrirait de la poésie ; le soir, ils recevraient tous leurs amis pour des dîners magnifiques. *Nous donnerons des dîners inoubliables, les gens passeront chez nous des soirées dont ils garderont un souvenir cher à leur cœur.* Bien entendu, les choses ne s'étaient pas tout à fait déroulées ainsi. Après ce jour-là, il avait perdu Cicely de vue pendant des années. Mais ils avaient fini par se retrouver et par s'installer ensemble à Londres pour quelques années de misère, à vrai dire, tant Cicely était malade et difficile à vivre. C'est alors que, tentant le tout pour le tout pour sauver son fantasme, voulant à toute force reconquérir le passé en réalisant ce rêve d'avenir qui en était issu, il avait proposé de vendre leur appartement ; une partie de l'argent servirait à acheter cette maison, et une partie du reste à envoyer Cicely en Australie, où on disait qu'un médecin avait découvert un traitement miracle – très coûteux d'ailleurs – contre la sclérose en plaques. Et trois mois plus tard, une fois la maison achetée, alors qu'il s'employait à la meubler et la décorer, Cicely lui avait écrit d'Australie un mail porteur de deux nouvelles, une bonne et une mauvaise. La bonne nouvelle, c'était que son état s'améliorerait au-delà de ses espérances, et la mauvaise qu'elle était tombée amoureuse du médecin et ne reviendrait finalement pas en Angleterre. Benjamin, s'étonnant beaucoup lui-même, s'était alors versé un grand verre de whisky, l'avait descendu,

et puis il avait ri comme un fou suicidaire pendant vingt bonnes minutes, après quoi il s'était remis à peindre sa moulure sans plus jamais penser à Cicely. Et c'est ainsi qu'à cinquante ans, il vivait en solo dans un immense moulin transformé en habitation et découvrait avec une stupéfaction discrète qu'il n'avait jamais été aussi heureux.

Il était content que Lois et Sophie soient là ce soir, même si sa sœur était partie à sa recherche, furieuse. Il savait que l'irritabilité de son père n'était qu'un masque dissimulant la mélancolie dans laquelle il allait s'enfoncer au fil des heures. Il pouvait compter sur Lois et Sophie pour faire au mieux la part des choses entre les exigences du deuil (Sheila était partie six semaines seulement après qu'on lui avait diagnostiqué un cancer du foie) et les histoires de famille plus joyeuses à évoquer : dîners aussi rares que mémorables lancés sur un coup de tête dans les années soixante-dix avec une débauche de victuailles, de boissons et de fringues branchées qui défiait l'imagination aujourd'hui ; vacances calamiteuses dans le nord du pays de Galles, sur fond de bèlements plaintifs dans les champs et crépitement sans trêve de la pluie sur le toit de la caravane ; vacances plus aventureuses dans les années quatre-vingt, où Colin et Sheila étaient partis voir de vieux amis au Danemark en emmenant Sophie encore en bas âge car ils étaient gagas de leur unique petite-fille. Sophie parla de la gentillesse de sa grand-mère, qui se rappelait toujours les plats préférés de tout le monde, s'intéressait aux gens, se souvenait du nom de ses amies, et posait des questions pertinentes sur elles. Elle avait été semblable à elle-même jusqu'à la fin.

Là-dessus, Colin paraissant désespéré et malheureux, Benjamin frappa dans ses mains en disant : « Bon, il y a des amateurs pour un plat de pâtes ? », et passa à la cuisine préparer des *penne* (des *penne*, parce qu'il était hors de question que son père enroule quoi que ce soit autour de sa fourchette) et faire chauffer son *arrabiata* maison – il avait eu tout loisir de s'entraîner aux fourneaux ces temps-ci. Lorsqu'il apporta les pâtes sur la terrasse, la fraîcheur tombait et le soleil se couchait. Il tenta de persuader son père de prendre une quantité de *penne* raisonnable, à savoir un peu plus qu'un demi-bol ; il en retira cependant lorsque celui-ci lui dit qu'il lui en avait trop servi ; et puis il en remit parce que ça lui paraissait trop peu. Pour demander finalement : « Et comme ça, ça va aller ? », ajoutant, pour détendre l'atmosphère, « pas une penne de plus, pas une penne de moins ». Le jeu de mots était un clin d'œil dans la mesure où Jeffrey Archer, qui avait dit « pas un penny de plus, pas un penny de moins », était un des auteurs de chevet de son père. Mais visiblement, Colin ne comprit pas l'astuce et Doug fit remarquer que le singulier de *penne* devait être *penna*, non ? L'ambiance ainsi cassée ils achevèrent de dîner en silence, écoutant la rivière filer devant eux, le vent siffler dans les arbres, et Colin ingurgiter ses pâtes à grand bruit.

« Je vais le mettre au lit », chuchota Lois vers vingt et une heures : son père, qui avait bu deux whiskies, s'assoupissait tout doucement dans son fauteuil. Il lui fallut à peu près une demi-heure, que Doug employa à prendre connaissance des corrections des secrétaires de rédaction sur son

article, et Benjamin à parler avec Sophie de sa thèse sur les représentations picturales des écrivains européens d'ascendance noire au XIX^e siècle, sujet dont il ne savait pas grand-chose. Lorsque Lois les rejoignit, son visage était grave.

« Il est dans un sale état. Il ne va pas être facile à vivre, maintenant.

— Tu t'attendais à le voir danser la gigue ? dit Benjamin.

— Je sais bien. Mais écoute, Ben, ils ont vécu ensemble cinquante-cinq ans sans qu'il lève le petit doigt à la maison. Un demi-siècle, sans se faire cuire un œuf. »

Benjamin savait ce qu'elle pensait. Elle était convaincue qu'étant un homme, il trouverait le moyen de se défilier devant le problème de ce père désormais dépendant.

« J'irai le voir, insista-t-il. Deux fois par semaine, peut-être plus. Je lui ferai la cuisine, je l'emmènerai faire des courses.

— Ça fait du bien à entendre. Merci. Et moi aussi, de mon côté, je ferai tout mon possible.

— Eh bien voilà. On va s'en sortir d'une manière ou d'une autre. Bien sûr » – et là il avait conscience de s'aventurer en terrain glissant – « ce serait plus commode si tu venais plus souvent à Birmingham. »

Lois ne répondit rien.

« Auprès de ton mari, précisa-t-il.

— Je te rappelle que je travaille à York, répondit Lois, agacée, en buvant une gorgée de café froid.

— Je sais. Et donc tu pourrais rentrer tous les week-ends au lieu de... disons un sur trois ou quatre.

— Chris et moi, on vit de cette manière depuis des années et ça nous convient très bien. N'est-ce pas, Sophie ? »

Sa fille, au lieu de se rallier à sa cause, se borna à observer : « Moi je trouve ça bizarre. »

— C'est gentil, merci. Tous les couples n'ont pas envie de vivre collés l'un à l'autre. Il me semble que toi et ton ami du moment ne vous empressez pas de vous installer ensemble.

— C'est parce qu'on s'est séparés.

— Quoi ? Mais quand ?

— Il y a trois jours. » Sophie se leva. « Allez viens, Maman, il est temps qu'on y aille. J'aimerais bien dire un mot à Papa avant de me coucher, contrairement à toi. Je te raconte tout dans la voiture. »

Benjamin sortit les raccompagner dans la cour, il embrassa sa sœur et garda longuement sa nièce dans ses bras.

« Ravi pour ta thèse, moins ravi pour ton ami. »

— Je m'en remettrai, assura Sophie avec un pâle sourire.

— Donne-moi les clefs, dit Lois, tu as bu trois verres de vin.

— Pas vrai, répondit Sophie en les lui tendant tout de même.

— Tu roules trop vite, de toute façon. Je suis sûre qu'on s'est fait flasher en venant.

— Mais non, Maman. C'était le reflet du soleil dans un pare-brise.

— Admettons. » Lois se tourna vers son frère : « Je trouve qu'on lui a fait honneur, aujourd'hui. Ton discours était superbe. Tu sais tourner les phrases. »

— Encore heureux, avec tout ce que j'ai écrit. »

Elle l'embrassa de nouveau. « Pour moi, tu es le meilleur écrivain non publié. Sans conteste. »

Ils s'étreignirent une fois de plus et elles claquèrent les portières. La voiture prit prudemment l'allée en marche arrière, Benjamin agitant la main dans la clarté des phares.

*

Il faisait encore assez doux, mais tout juste, pour laisser ouverte la fenêtre du salon. Benjamin adorait ce moment où, si la température le permettait, il restait là tout seul, parfois dans le noir, à écouter les bruits de la nuit, le cri d'une chouette effraie, le glapissement d'un renard en maraude et, par-dessus tout, le murmure intemporel et immuable de la Severn (qui venait d'arriver en Angleterre en ce point de sa course puisqu'elle avait franchi la frontière du pays de Galles à quelques kilomètres en amont). Ce soir, pourtant, c'était différent. Il avait de la compagnie, même si ni lui ni Doug n'était pressé d'engager la conversation. Amis depuis près de quarante ans, ils n'avaient guère de secrets l'un pour l'autre. Pour Benjamin du moins, il suffisait d'être là, de chaque côté de la cheminée, verres de Laphroaig en main, le temps que les émotions de cette journée retombent peu à peu et laissent place à la quiétude.

Ce fut pourtant lui qui rompit leur long silence.

« Content de ton papier ? »

La réponse de Doug le surprit par sa désinvolture.

« Oh, ça fera toujours l'affaire. Honnêtement,

je me sens un peu illégitime, ces derniers temps. » Comme Benjamin semblait surpris, Doug se redressa et se lança dans des explications : « J'ai la nette impression que nous sommes à un carrefour. Le Labour est foutu, je le pense vraiment. La colère monte et personne ne sait que faire. Je l'ai entendue quand j'étais avec la caravane de campagne de Gordon ces derniers jours. Les gens voient qu'il y a des acteurs de la City qui ont quasiment foutu l'économie par terre il y a deux ans et qui n'en ont absolument pas payé les conséquences. Pas un n'est allé en prison, et aujourd'hui les voilà qui récupèrent leurs primes pendant que nous, le reste de la population, on nous invite à nous serrer la ceinture. Les salaires sont gelés, aucune sécurité de l'emploi, pas de plans retraite, les vacances en famille c'est fini, réparer la voiture c'est trop cher. Il y a quelques années, les gens avaient l'impression d'être riches. Aujourd'hui ils se sentent pauvres. »

Doug s'animait. Benjamin savait à quel point il aimait ce sujet ; aujourd'hui encore, après vingt-cinq ans de journalisme, rien ne l'excitait plus que les passes d'armes des partis politiques du pays. Cet enthousiasme le dépassait pour sa part, mais il savait entrer dans le jeu de son ami. « Je croyais que c'étaient les tories qui étaient détestés de tous, dit-il consciencieusement, à cause du scandale des dépenses, pour avoir prétendu déduire des impôts les prêts pour les résidences secondaires et tout ça...

— Les deux partis sont critiqués sur ce chapitre, et c'est bien le pire. Tout le monde est tellement cynique – “De toute façon, ils sont pires les uns

que les autres”. Voilà pourquoi le scrutin s’annonçait serré... jusqu’à aujourd’hui.

— Tu crois vraiment que ça va creuser l’écart ? Ce n’est jamais qu’une bourde, un dérapage.

— Il n’en faut pas plus par les temps qui courent ; tout est devenu si volatil.

— En somme, c’est une bonne période pour des gens comme toi. Vous avez de quoi écrire.

— Oui, sauf que je suis... très loin de tout ça, tu vois ? Ce ressentiement, cette sensation d’en baver, moi je ne les éprouve pas. Je ne suis que spectateur. Je vis dans un cocon, j’habite Chelsea, une maison qui vaut des millions. La famille de ma femme possède la moitié de la région de Londres. Je parle de ce que je ne connais pas. Et ça se voit dans ce que j’écris, forcément.

— Comment ça va, entre toi et Francesca, au fait ? dit Benjamin qui lui envoyait naguère cette épouse riche et belle mais qui n’enviait plus rien à personne aujourd’hui.

— C’est merdique, répondit Doug, les yeux dans le vague. On fait chambre à part maintenant. Heureusement qu’on en a pas mal, des chambres.

— Et les enfants, qu’est-ce qu’ils en pensent, ils vous l’ont dit ?

— J’aurais du mal à te dire ce que pense Ranulph. Il est trop obsédé par Minecraft pour parler avec son père. Et Corrie... »

Depuis quelque temps, lorsque Doug parlait de sa fille, il employait toujours son diminutif, Benjamin l’avait remarqué. Il détestait le prénom de Coriandre, choisi par sa femme, plus encore que l’infortunée elle-même avec ses douze ans. Et l’enfant ne répondait jamais à ce prénom, elle

non plus. Qui le prononçait s'attirait un regard vitreux et un silence éloquent, comme s'il s'adressait à une inconnue invisible. « Bon, de son côté, poursuivit Doug, il reste peut-être un peu d'espoir. J'ai l'impression qu'elle commence à nous détester, Fran et moi, avec tout ce qu'on représente, ce qui serait tout de même excellent. Je fais tout ce que je peux pour encourager cette détestation. » Il se versa un autre whisky et ajouta : « Je l'ai emmenée à la vieille usine de Longbridge, il y a deux semaines. Je lui ai parlé de son grand-père et de ce qu'il y faisait. J'ai essayé de lui expliquer ce que c'est qu'un délégué syndical. Mais faire comprendre les politiques syndicales des années soixante-dix à une gamine de Chelsea qui fréquente une école privée, c'est sportif. Et puis, bon Dieu, il ne reste plus grand-chose de l'endroit.

— Je sais. Papa et moi, on va y faire un tour de temps en temps. »

La pensée que de longues années plus tôt leurs pères respectifs se trouvaient de part et d'autre du gouffre séparant les deux bords du monde industriel les fit sourire tous deux.

« Et toi ? Tu as l'air bien, je dois dire. Habiter un tableau de Constable te réussit, visiblement.

— Alors là, ça reste à voir. Je ne fais qu'arriver.

— Et ton histoire avec Cicely... tu en as pris ton parti ?

— Et comment ! C'est peu de le dire. » Il se pencha en avant : « Tu vois, Doug, pendant plus de trente ans, j'ai vécu pieds et poings liés dans cette obsession amoureuse. Et c'est fini. Je suis libre. Tu imagines l'effet que ça fait ?

— Certes, mais tu vas l'employer à quoi cette liberté ? Tu ne vas quand même pas passer tes journées à mitonner de la sauce tomate et écrire des poèmes sur les vaches ?

— Je ne sais pas... Il va falloir beaucoup s'occuper de Papa. Je vais assurer ma part, largement.

— Tu seras vite lassé de faire la navette avec Rednal.

— Eh bien... il pourrait peut-être venir vivre ici.

— Tu voudrais vraiment ? » Comme Benjamin ne répondait pas, Doug s'aperçut que son verre de whisky était vide. Il se leva non sans effort et annonça : « Je crois que je vais me coucher, moi. Il faut que je prenne la route de bonne heure demain matin si je veux être à Londres à neuf heures.

— Ok, Doug, tu connais le chemin, hein ? Je vais rester encore un peu. Pour laisser tout ça... décanter, disons.

— Je sais. C'est un coup dur de perdre un de ses parents. En fait, il n'y a pas grand-chose de plus dur. » Il mit la main sur l'épaule de Benjamin et dit avec émotion : « Bonne nuit, mon pote. Tu as assuré aujourd'hui.

— Merci », répondit Benjamin qui serra brièvement la main de son ami, sans se résoudre à l'appeler « mon pote », ce qui avait toujours été au-dessus de ses forces.

Seul dans le salon, il se versa un autre verre et alla s'asseoir sur la large corniche de bois de la baie vitrée. Il ouvrit la fenêtre un peu plus grand et laissa l'air frais l'envelopper. La roue du moulin était hors d'usage depuis des années, et la rivière libre de toute entrave coulait régulière, sans agitation ni émoi, d'une bonne humeur inépuisable. La

lune était levée ; des chauves-souris quadrillaient la toile de fond d'un ciel gris luminescent. Tout à coup, une tristesse écrasante s'abattit sur lui. Les réflexions qu'il s'était efforcé de refouler le jour durant sur la réalité de la mort de sa mère, la souffrance atroce des dernières semaines, il ne lui était plus possible de les tenir en respect.

Une musique lui revenait et il comprit qu'il devait l'écouter. Il s'approcha de l'étagère où l'iPod reposait sur son support, prit l'appareil et se mit à faire défiler la liste des artistes. Apparemment, le dernier qu'il ait écouté était XTC. Il revint en arrière, dépassant Wilson Pickett et Vaughan Williams, Van der Graaf Generator, Stravinsky, Steve Swallow, Steely Dan, Stackridge et Soft Machine, avant d'arriver au nom qu'il cherchait, celui de Shirley Collins, la chanteuse folk du Sussex dont il avait commencé à collectionner les disques dans les années quatre-vingt. Il aimait tout ce qu'elle faisait mais, au cours des semaines passées, l'une de ses chansons avait pris un relief particulier. Il la sélectionna, appuya sur *play* et, au moment même où il reprenait sa place sur la corniche pour contempler la rivière au clair de lune, la voix puissante et austère de Collins, a cappella, ruissela du haut-parleur, chargée d'écho, et l'une des mélodies anglaises traditionnelles les plus envoûtantes et les plus mélancoliques jamais composées emplît la pièce.

*Adieu vieille Angleterre, adieu
Adieu richesse sonnante et trébuchante
Si le monde s'était arrêté dans ma jeunesse
Je n'aurais jamais connu ces tristesses*

Benjamin ferma les yeux et but une gorgée. Quelle journée fertile en souvenirs, retrouvailles, conversations sur le fil du rasoir. Emily, son ex-femme, avait assisté à l'enterrement avec ses deux enfants en bas âge et son mari, Andrew. Du Japon était arrivé son frère Paul, à qui il ne parlait plus. Il ne s'était même pas résolu à croiser son regard, ni pendant l'éloge de sa mère, ni pendant la réception qui avait suivi. Il y avait eu des oncles et des tantes, des amis oubliés et de lointains cousins. Il y avait eu Philip Chase, le plus fidèle de ses amis, depuis l'école King William, et puis il y avait eu l'apparition impromptue de Doug, et même une carte numérique envoyée par Cicely depuis l'Australie – il n'en attendait pas tant de sa part. Et surtout, il avait eu Lois à ses côtés, Lois d'une absolue fidélité à son frère, dont les yeux se voilaient de chagrin quand elle croyait qu'on ne la regardait pas. Lois dont les vingt-huit ans de mariage demeuraient une énigme, et dont le mari, si épris d'elle qu'il ne l'avait pas lâchée d'une semelle toute la journée, s'estimait heureux quand elle le gratifiait d'un regard...

*Jadis j'ai bu des meilleurs fûts
De brandy et de rhum
Aujourd'hui je me contente d'un verre
D'eau claire, de ville en ville*

La mélodie entraînait Benjamin à remonter le temps jusqu'aux deux dernières semaines de vie de sa mère pendant lesquelles elle n'était plus en état de parler, calée par des coussins sur son lit dans la vieille chambre où il était resté avec elle

des heures d'affilée. Au début, il parlait, essayait de soutenir un monologue et puis au bout du compte, comprenant que c'était au-dessus de ses forces, il avait décidé de composer une playlist pour combler le silence entre eux. Il l'avait élaborée et mise en aléatoire, et le reste du temps, c'est-à-dire le temps qu'il restait à vivre à sa mère, il ne lui avait parlé que rarement, assis au bord du lit, sa main serrée dans la sienne ; ils écoutaient ainsi Ravel et Vaughan Williams, Finzi et Bach, la musique la plus apaisante qu'il ait trouvée, parce qu'il voulait qu'elle parte en beauté et comme il restait encore cinq cents morceaux sur la playlist, celui-là n'était pas sorti avant longtemps, presque le dernier jour...

*Jadis je me régalaïs de bon pain
Du bon pain de bonne farine
Aujourd'hui je me contente de pain dur
Et m'estime heureux d'en avoir*

... Son père et Lois étaient dans la maison, eux aussi, mais ils n'avaient pas la même endurance à l'immobilité ; ils entraient et sortaient de la chambre, il fallait qu'ils s'occupent au rez-de-chaussée, qu'ils fassent du thé, qu'ils préparent le déjeuner, alors que lui ne voyait aucun inconvénient à rester inactif ; il lui convenait très bien de rester assis là, ce qui convenait aussi très bien à sa mère. Il leur convenait de contempler par la fenêtre le ciel qui, dans son souvenir, était d'un gris sans fond, lourd, oppressant, une chape de ciel, un ciel de plomb, peut-être seulement typique de ce morne mois d'avril, à moins qu'il n'ait fallu y voir un effet

du nuage de cendres volcaniques qui avait dérivé au-dessus de l'Europe depuis l'Islande et faisait les gros titres des journaux, fichant une pagaille noire dans les horaires d'avion. Et c'était au moment où il contemplait ce ciel-là, anormalement sombre en cette heure matinale, que la voix de Shirley Collins avait surgi de l'algorithme de l'iPod pour chanter la complainte d'infortunes anciennes...

*Jadis je couchais sur un bon lit
Un bon lit de plumes douillettes
Aujourd'hui je me contente de paille propre
Pour me protéger du froid de la terre.*

En prêtant attention aux paroles, cette fois Benjamin fit l'hypothèse qu'il s'agissait d'une ballade du XVIII^e ou du début du XIX^e siècle, exprimant le malheur d'un prisonnier à la veille de la déportation. Mais les associations que le texte lui suggérait n'avaient rien à voir avec la paille humide des cachots infestés de rats. Ce qui lui venait à l'esprit c'était la colère que Doug disait avoir rencontrée au cours de la tournée, ce sentiment d'injustice larvé, cette rancœur contre une élite politico-financière qui avait volé les gens comme au coin d'un bois en toute impunité, cette rage froide d'une classe moyenne habituée au confort et à la prospérité qui voyait aujourd'hui l'une comme l'autre lui échapper. « Il y a quelques années, les gens avaient l'impression d'être riches, aujourd'hui ils se sentent pauvres... »

*Autrefois je roulais en carrosse
Avec des domestiques pour me conduire*

*Aujourd'hui me voilà en prison claustré
Sans même la place de me retourner.*

... Oui, il était possible de trouver du sens à ces mots, d'y lire le récit de la perte, perte de privilèges, dont l'écho traversait les siècles. Mais à vrai dire, ce qu'il y avait de beau dans cette ballade, ce qui atteignait Benjamin au plus profond de lui et lui déchirait le cœur, venait de la mélodie, de cette disposition des notes si authentique, si majestueuse, et comme... inéluctable ; une de ces mélodies qui, sitôt qu'on les entend, donnent l'impression qu'on les connaît depuis toujours. Sans doute était-ce pourquoi, au moment où la chanson s'achevait ce matin-là, et où Shirley Collins reprenait le premier couplet avec sa voix si mystérieusement anglaise au phrasé riche, une voix acérée comme le rayon de soleil qui fend l'eau violette de la rivière, oui, au moment où le premier couplet revenait, il se produisit quelque chose de bizarre : sa mère émit un son, le premier depuis des jours, alors que tout le monde tenait ses cordes vocales pour inutilisables ; elle essayait pourtant de dire quelque chose, du moins le crut-il un instant avant de réaliser que ce n'étaient pas des mots, pas des paroles, la voix était trop haute, l'intonation trop modulée quoique désespérément fautive par rapport à la mélodie du disque : en fait, sa mère essayait de chanter. Dans cette musique, quelque chose avait réveillé un lointain souvenir, et son charme invitait sa carcasse moribonde à exprimer une réaction archaïque et primaire. Alors comme le dernier couplet s'achevait, Benjamin sentit frissonner son échine au son de cette autre voix,

incroyablement grêle, incroyablement faible, qui devait être celle de sa mère – il ne se rappelait pas l’avoir entendue chanter une seule fois de toute leur vie de famille – mais qui semblait en ce moment précis provenir d’une présence désincarnée dans la pièce, ange ou spectre préfigurant l’immatérialité où elle allait basculer...

*Adieu vieille Angleterre, adieu
Adieu richesse sonnante et trébuchante
Si le monde s’était arrêté dans ma jeunesse
Je n’aurais jamais connu ces tristesses*

La ballade était finie. La quiétude et le silence enveloppaient le salon ; dehors, l’obscurité planait sur la rivière.

Benjamin pleura, sans bruit d’abord, puis à gros sanglots convulsifs qui le secouaient tout entier, lui lacéraient les côtes et faisaient douloureusement tressauter les muscles peu sollicités de son ventre rebondi.

La crise passée, il resta sur la corniche en essayant de se mettre en condition pour aller se coucher. Ne ferait-il pas bien de jeter un coup d’œil à son père ? Sans aucun doute, le whisky et les émotions de la journée devaient l’avoir plongé dans un profond sommeil. Tout de même, il dormait mal, ces temps-ci ; c’était le cas depuis des mois sinon des années, depuis bien longtemps avant la maladie de sa femme. Il donnait l’impression de vivre en permanence dans une colère à basse tension qui perturbait ses nuits aussi bien que ses jours. Ce qu’il avait dit sur les radars aujourd’hui – « Tu peux plus faire un mètre sans qu’ils t’extorquent

de l'argent, ces enfoirés » – en était l'illustration même. Il aurait été en peine de les désigner par leur nom, mais il ressentait leur présence arrogante et manipulatrice, et sa rancœur était amère. Comme l'avait dit Doug : « La colère monte, une vraie colère », même si les gens n'auraient pu expliquer pourquoi et contre qui.

Benjamin tendit enfin la main vers la fenêtre pour la fermer, et il regarda une dernière fois la rivière. Était-ce un effet de son imagination ? On aurait dit qu'elle était un peu plus haute, ce soir, et le courant un peu plus vif. Quand il avait acheté la maison, on lui avait souvent demandé s'il avait envisagé les risques d'inondation, question qu'il avait balayée d'un revers de main, n'empêche que le doute s'était insinué en lui. Il se plaisait à voir la rivière comme une amie. Une compagne facile à vivre dont il comprenait les comportements, avec laquelle il se sentait à l'aise. Se leurrerait-il ? Et si elle devait un jour abandonner ses habitudes accommodantes et raisonnables ? Si, elle aussi, se mettait en colère sans crier gare ? Quelle forme prendrait sa colère ?

Octobre 2010

Sophie avait connu de nombreuses déceptions amoureuses avec les années. Sa première relation sérieuse, avec Patrick, le fils de Philip Chase, n'avait pas survécu à l'université. Pendant son année de maîtrise à Bristol, elle avait rencontré Sohan, bel étudiant en littérature anglaise d'ascendance sri-lankaise qu'elle considérait comme son âme sœur. Seulement, il était gay. Tout récemment, il y avait eu Jason, comme elle thésard à Courtauld, mais il l'avait trompée avec sa directrice de thèse. Puis Bernard, qui lui avait succédé, était tellement absorbé par ses recherches sur les carnets de Sisley qu'elle avait mis discrètement fin à leur liaison sans même qu'il s'en aperçoive. Les petits amis intellos, c'est terminé ! avait-elle décidé. Si elle devait retrouver quelqu'un, et ce n'était pas une urgence, elle irait lancer ses filets au-delà des eaux territoriales de la fac.

Or voilà que par chance, l'occasion s'en était présentée. Un collègue de Birmingham lui avait envoyé un mail l'invitant à candidater pour une

bourse d'enseignement de deux ans. Elle avait donc envoyé son dossier et elle l'avait obtenue. Si bien qu'en août 2010, elle avait bouclé ses valises, quitté son minuscule studio de Muswell Hill pour prendre la M40 avec armes et bagages et revenir dans sa ville natale. Et, faute de mieux pour le moment, elle s'était installée chez son père.

À cette époque, Christopher Potter habitait le quartier de Hall Green, dans une rue résidentielle qui partait en diagonale de Stratford Road – mais à l'écart des cortèges de voitures ininterrompus se dirigeant vers le nord comme vers le sud. C'était une maison mitoyenne et il était prévu qu'il y vive avec sa femme, mais de fait il l'occupait seul. Pendant des années, la famille avait habité York, où Lois était bibliothécaire à l'université tandis que Christopher était avocat, spécialiste du droit des victimes. Au printemps 2008, leur fille unique habitant Londres, la santé des parents de Lois donnant des signes de déclin ainsi que celle de sa propre mère, Christopher avait proposé de retourner vivre à Birmingham. Lois avait accepté, avec gratitude croyait-il. Il avait donc demandé et obtenu sa mutation à la société des Midlands qui l'employait. Ils avaient vendu leur maison et acheté celle-ci. Et voilà qu'à la dernière minute Lois avait fait une déclaration fracassante : elle ne voulait plus quitter son poste, elle n'était pas convaincue que l'état de ses parents exige qu'elle se rapproche d'eux, et elle ne supportait pas l'idée de retourner dans la ville où, trente ans plus tôt, sa vie avait déraillé à la suite d'une tragédie qui la hantait encore. Elle allait rester à York et, dorénavant, ils se verraient le week-end.

Christopher avait accepté ces dispositions avec toute la bonne grâce dont il était capable et dans l'idée implicite mais jamais formulée qu'il s'agissait d'un arrangement provisoire. Cependant, la situation ne faisait pas son bonheur. Il n'aimait pas vivre seul et fut enchanté lorsque Sophie lui annonça qu'on l'embauchait, et lui demanda si elle pourrait emménager avec lui quelque temps.

De son côté, elle trouvait étrange et déphasant de rentrer chez son père. Elle avait vingt-sept ans et n'avait aucunement prévu de vivre encore au foyer parental. Elle qui avait très vite aimé le cosmopolitisme populeux, spontané et passablement autosatisfait de Londres n'était guère convaincue de trouver l'équivalent à Birmingham. Et si Christopher était affable et d'un abord facile, il régnait cependant un silence pesant dans la maison. Bientôt, elle sautait sur toutes les occasions de s'échapper, ne serait-ce qu'un jour ou deux, et s'il s'agissait d'une virée à Londres, c'était encore mieux.

Le jeudi 21 octobre, Sophie quitta le campus à quinze heures tapantes. Elle était d'excellente humeur, son séminaire sur les Romantiques russes avait rencontré un beau succès. Les étudiants l'adoraient visiblement déjà. Comme toujours, elle était venue en voiture : Colin, son grand-père, n'ayant plus d'assez bons yeux pour conduire, il lui avait fait cadeau de sa Toyota Yaris déclinante (l'époque où il achetait anglais par patriotisme était révolue depuis longtemps). Elle avait réservé sa place dans un train de l'après-midi pour Londres et, en l'occurrence par souci d'économie, elle avait choisi l'omnibus qui traversait les Chilterns avec terminus en gare de Marylebone. Elle se rendit

donc à Solihull, où elle laissa sa voiture au parking. Elle s'était imaginé une flânerie paisible le long des artères dans une ville où, contrairement à la capitale, il était aisé de circuler en véhicule privé comme en transports en commun. C'était compter sans les encombrements, si bien qu'au bout d'à peu près une demi-heure à se traîner, elle avait compris qu'elle risquait de rater son train. Sur Streetsbrook Road, elle avait écrasé l'accélérateur, montant jusqu'à cinquante-huit à l'heure sur une voie limitée à cinquante, et s'était fait flasher par un radar au passage.

*

En descendant du train à Marylebone, elle s'aperçut qu'elle avait le temps d'aller à pied à son rendez-vous avec Sohan. Elle traversa Marylebone Road pour arriver sur Gloucester Place et prit par les petites rues peu fréquentées, avec leurs hautes demeures géorgiennes aux façades crème, jusqu'à Marylebone High Street. C'était un quartier plus animé, elle fut réduite à faire du surplace et contourner la foule des piétons de début de soirée. Entendre parler toutes les langues la ramena quelques années en arrière, quand Benjamin habitait encore Londres. Colin et Sheila étaient venus le voir, et ils étaient tous allés dans un restaurant italien de Piccadilly. « Je crois bien que j'ai pas entendu un seul mot d'anglais sur le trajet », avait déclaré Colin, et elle avait compris que ce qu'il déplorait était précisément ce qu'elle aimait le plus dans cette ville. Ce soir, elle avait déjà entendu du français, de l'italien, de l'allemand, du polonais,

de l'ourdou, du bengali et quelques autres langues qu'elle n'identifiait pas. Elle n'était nullement gênée de ne pas comprendre la moitié de ce qui se disait ; cette Babel de voix contribuait à l'effet de brouillage euphorique ; elle était en harmonie avec la rumeur de la ville, le kaléidoscope de couleurs créé par les feux de circulation, les phares, les feux de position, les lampadaires et les vitrines ; la conscience que des millions de vies distinctes et inconnaissables se croisaient l'espace d'un instant quand tous ces gens quadrillaient les rues. Elle savourait ses réflexions en pressant le pas, car un coup d'œil sur l'écran de son portable venait de lui indiquer qu'elle arriverait à l'université avec quelques minutes de retard.

Sohan l'attendait déjà à une table du bar, dans le bâtiment Robson Fisher. Le lieu, petite enclave tamisée, était essentiellement fréquenté par les thésards et les professeurs. Il avait deux coupes de prosecco devant lui et en poussa une vers Sophie après l'avoir embrassée sur la joue.

« Tu as une petite mine, ma chérie. Ça doit être l'affreux climat du Nord.

— Birmingham, ce n'est pas le Nord.

— Bois quand même. Ça fait combien de temps que tu n'en as pas bu ? »

Sophie but une longue gorgée.

« Tu sais qu'on en trouve à Birmingham... depuis quoi... 2006 je dirais. Les célébrités sont là ?

— Je ne sais pas, mais si c'est le cas, elles sont au foyer des artistes.

— Tu ne devrais pas les rejoindre ?

— Dans un petit moment, il n'y a pas d'urgence. »

Sohan avait invité Sophie – principalement pour avoir son appui moral – à assister à un débat entre deux éminents romanciers, l’un anglais et l’autre français. L’Anglais, Lionel Hampshire, jouissait d’une certaine notoriété, du moins dans les milieux littéraires. Vingt ans plus tôt, il avait publié le livre qui lui avait valu le Booker Prize et assuré une réputation, *Twilight of Otters – Le crépuscule des loutres* –, mince volume d’autobiographie romancée qui avait su habilement prendre les vents dominants. Si rien de ce qu’il avait publié depuis n’avait connu le même succès (son dernier, bizarre incursion dans la science-fiction féministe, intitulé *Fallopia*, venait de se faire étriller par la presse), il n’en semblait pas outre mesure affecté : le prestige entourant ce prix littéraire précoce lui avait suffi pour maintenir sa carrière à flot, et il arborait la posture d’un homme convaincu de pouvoir se reposer sur ses lauriers en toute quiétude de longues années encore.

Quant à l’écrivain français, Philippe Aldebert pour ne pas le nommer, c’était un inconnu.

« Qui est-ce ? demanda Sophie.

— Ne t’inquiète pas, j’ai lu ce qu’il fallait. C’est une vraie star, outre-Manche. Prix Goncourt, prix Femina. Il a écrit une douzaine de romans dont deux seulement publiés en Angleterre – tu connais les Anglais, il ne manquerait plus qu’un illustre inconnu, étranger de surcroît, débarque au pays de Dickens et Shakespeare pour leur apprendre le métier !

— Tu as le trac ? »

L’événement était organisé conjointement par le département d’anglais et par celui de français. Sohan, un des plus jeunes membres du

département d'anglais, n'était encore que chargé de cours. Mais le fait qu'il écrive dans le *New Statesman* et dans le supplément littéraire du *Times* le désignait comme étoile montante, si bien que le choix de ses collègues s'était tout naturellement porté sur lui pour animer ce débat qui s'adressait autant au grand public qu'aux étudiants.

« Un peu quand même. C'est ma troisième coupe.

— J'ai du mal à comprendre ton titre », dit Sophie en considérant le flyer sur la table, entre eux. Il annonçait en effet que le thème de discussion serait *Romancer sa vie, vivre son roman*. « Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Comment veux-tu que je le sache ? Je vais avoir en face de moi deux écrivains qui n'ont rien en commun, sinon un ego colossal. Il fallait bien que je propose un titre. Ils écrivent tous les deux des romans, ils parlent tous les deux, bon, on va dire de la vie. Je ne risquais pas de me tromper avec un titre pareil, non ?

— Dit comme ça...

— Écoute, ça va finir avant vingt et une heures, alors j'ai réservé une table pour vingt et une heures trente. Rien que pour nous deux.

— Tu n'es pas censé dîner avec tout le monde ?

— Je trouverai un prétexte pour me défilier. C'est toi que j'ai envie de voir. Ça fait une éternité. Et puis tu es toute pâle. »

*

L'auditorium était presque plein : il devait y avoir pas loin de deux cents personnes, parmi lesquelles quelques étudiants mais les visages patients

et pleins d'attente que Sophie voyait autour d'elle étaient ceux de gens ayant passé la cinquantaine, parfois depuis longtemps. En haut des gradins, elle dominait une mer de chevelures chenuës et de crânes chauves.

Sur l'estrade, quatre intervenants avaient pris place, Sohan, les deux romanciers distingués et une professeure du département de français venue chuchoter les questions de Sohan en français à l'oreille de M. Aldebert, et traduire ses réponses en anglais au public. Le modérateur comme la traductrice étaient visiblement tendus, les deux auteurs affichaient au contraire une aisance réjouie. Après une interminable entrée en matière du vice-chancelier de l'université, on entra dans le vif du sujet.

À cause, peut-être, des interruptions de la traductrice ou de la tension nerveuse palpable de Sohan, la discussion s'engagea sans fluidité aucune. Les questions posées aux deux auteurs étaient alambiquées et verbeuses, leurs réponses s'apparentaient davantage à des tirades qu'à la conversation familière et fluide dont Sohan avait rêvé. Au bout d'un quart d'heure, pendant la dernière intervention substantielle de Lionel Hampshire qui discourait avantageusement sur la différence d'attitude des Français et des Britanniques vis-à-vis de la littérature, on vit Sohan se retrancher derrière ses pages de notes et les parcourir dans l'affolement. Quelques secondes plus tard, le téléphone de Sophie vibrait : il lui envoyait un SMS.

Au secours j'ai déjà épuisé mes questions.
Je dis quoi maintenant ?

Elle jeta un coup d'œil furtif à droite et à gauche mais ses voisins ne semblaient pas avoir remarqué d'où émanait le message, ni même que message il y avait. Elle réfléchit un instant et répondit :

Demande à PA s'il est d'accord avec l'idée que les Français prennent les livres plus au sérieux.

La réponse de Sohan ne mit pas longtemps à arriver – un emoji pouce en l'air – et quelques secondes plus tard, après que Lionel Hampshire fut enfin parvenu au bout de son intervention, on entendit le modérateur poser cette question à M. Aldebert :

« Nous avons tendance à penser que vous êtes plus respectueux de la littérature que nous. S'agit-il seulement d'un cliché parmi tant d'autres que nous entretiendrions sur les Français ? J'aimerais connaître votre réaction. »

Après traduction de la question à son oreille, M. Aldebert marqua un temps et pinça les lèvres, manifestement en proie à des cogitations profondes. Il finit par proférer : « *Les stéréotypes peuvent nous apprendre beaucoup de choses. Qu'est-ce qu'un stéréotype, après tout, si ce n'est une remarque profonde dont la vérité essentielle s'est émoussée à force de répétition ? Si les Français vénèrent la littérature davantage que les Britanniques, c'est peut-être seulement le reflet de leur snobisme viscéral qui place l'art élitiste au-dessus de formes plus populaires. Les Français sont des gens intolérants, toujours prêts à critiquer les autres. Contrairement aux Britanniques, me semble-t-il^{*1}.* »

1. Les mots ou phrases en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

« Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? » demanda Sohan, ce que la traductrice chuchota scrupuleusement.

« Eh bien, observons le monde politique. Chez nous, le Front national est soutenu par environ 25 % des Français. En France, quand on regarde les Britanniques, on est frappé de constater que, contrairement à d'autres pays européens, vous êtes épargnés par ce phénomène, le phénomène du parti populaire d'extrême droite. Vous avez le UKIP, bien sûr, mais d'après ce que je comprends, c'est un parti qui cible un seul problème et qui n'est pas pris au sérieux en tant que force politique.* »

Sohan attendit qu'il développe cette idée et, comme rien ne venait, il se tourna vers Lionel Hampshire en désespoir de cause : « Un commentaire ?

— Voyez-vous, pontifia l'éminent romancier, je me méfie par principe de ces grandes généralisations sur le caractère national. Mais je pense cependant que Philippe vient de mettre le doigt sur quelque chose. Moi qui ne suis certes pas patriote à tous crins, loin s'en faut, ce que j'admire dans notre caractère britannique, et Philippe a raison, c'est notre amour de la modération. Notre amour immodéré de la modération, devrais-je dire. » Cette formule choc tomba comme un fruit mûr dans le silence révérencieux de l'auditoire, où elle suscita des ondes de rires. « Nous sommes une nation pragmatique, en politique. Les extrémismes, de droite comme de gauche, ne nous séduisent pas. Et puis, nous sommes fondamentalement tolérants. C'est pourquoi l'expérience multiculturelle a largement réussi chez nous, malgré un couac par-ci par-là. Je ne me risquerais pas à nous comparer

aux Français sous ce rapport, bien sûr, mais à titre personnel, c'est bien ce que j'admire chez les Anglais, la modération et la tolérance.

— Quelles foutaises complaisantes », conclut Sohan. Mais hélas, il ne le dit pas sur scène.

*

« Tu trouves ? » demanda Sophie.

Ils étaient attablés au Gilbert Scott, à Saint-Pancras, et s'employaient à disséquer l'événement. Ils avaient choisi un restaurant cher : puisque désormais leurs rencontres seraient rares et éloignées dans le temps, il fallait faire de chacune une grande occasion. Sophie avait commandé un risotto aux petits pois et Sohan avait risqué le feuilleté crevettes-lapin, association a priori peu engageante mais qui se révélait être un coup de génie.

« Ces gens ne savent pas de quoi ils parlent. La tolérance, ben voyons. Tous les jours, tu te trouves face à des individus qui n'ont rien de tolérant, que ce soit une vendeuse ou un vendeur dans une boutique, ou un simple passant dans la rue. Ils ne te disent peut-être rien d'agressif mais tu le lis dans leurs yeux et dans toute leur attitude envers toi. Et ils voudraient bien parler. Oh oui, ils voudraient bien te lancer ces mots défendus, te dire de retourner dans ton pays de merde (celui qu'ils t'attribuent) mais ils savent que c'est impossible. Ils savent que c'est défendu. Alors non seulement ils te détestent, mais ils les détestent, eux aussi. Eux, ces gens sans visage qui les jugent, là-haut, qui décident de ce qu'ils ont le droit de dire et de ne pas dire à haute et intelligible voix. »

Sophie ne savait que répondre. Elle n'avait jamais entendu Sohan parler avec une telle franchise et une telle amertume sur cette question.

« À Birmingham... commença-t-elle d'une voix hésitante, les gens ont l'air de s'entendre... je ne sais pas, il y a des tas de gens de cultures diverses et... »

— Toi c'est comme ça que tu vois les choses, forcément », conclut Sohan. Mais il avait attendu ce dîner avec impatience et voulait que l'humeur reste légère. Il changea donc de sujet en prenant son iPhone où il trouva une image Facebook qu'il fourra sous le nez de Sophie. « Tiens, lui dit-il, tu le trouves comment ? »

Sophie découvrit un jeune homme au visage cireux qui regardait l'objectif d'un œil inexpressif, avec en fond le capharnaüm de son bureau.

« Qui est-ce ? »

— Un de mes étudiants de maîtrise.

— Et alors ?

— Il est célibataire. » Sophie le regarda, abasourdie.

« Eh bien, tu cherches quelqu'un, non ? »

— Pas vraiment. Et puis, laisse tomber, on dirait un Harry Potter anorexique.

— Charmant », dit Sohan qui alla chercher une autre photo sur Google Images : « Bon, et lui ? »

— Qui est-ce cette fois ?

— Un collègue. »

Elle le regarda de plus près.

« Pas de la première jeunesse, quand même. »

— Je ne sais pas quel âge il a, je sais qu'il rédige sa thèse depuis dix-neuf ans et qu'il n'a toujours pas fini. »

Sophie regarda la photo d'encore plus près. « Il a des pellicules, dis-moi ? »

— Sans doute seulement de la poussière sur l'écran. Allez, quoi, j'ai partagé un bureau avec ce gars l'an dernier, il est très bien. C'est vrai qu'il a eu quelques petits problèmes d'hygiène personnelle, mais enfin... »

Elle lui repassa le téléphone. « Merci, mais sans façons. Fini les universitaires. J'en ai marre des lunettes cul de bouteille et des épaules voûtées. Mon prochain, ce sera un mec bien baraqué ! »

Sohan eut un rire incrédule. « Un mec bien baraqué ?

— Un grand brun beau gosse. Avec un vrai métier.

— Et où tu comptes dénicher cet oiseau rare, là-haut ?

— Là-haut ? reprit Sophie, l'œil rieur.

— C'est là-haut, non ?

— Pour toi, tout ce qui est au nord de Clapham est là-haut.

— Donc j'ai une vision du monde londonocentrique ? Je n'y peux rien. Je suis né à Londres, c'est ma ville, et c'est le seul endroit où je passerai ma vie. Bristol n'était pour moi qu'une aberration passagère.

— Viens me voir à Birmingham, ça t'ouvrira les yeux.

— Pas tant que tu n'auras pas répondu à ma question, et dit comment sont les hommes.

— Pareils que partout ailleurs, évidemment.

— Ah bon ? J'aurais cru que les hommes des Midlands étaient plus petits ?

— Où es-tu allé chercher ça ?

— Je croyais que c'était l'origine des hobbits chez Tolkien. » Voyant Sophie éclater d'un rire

affectueux mais moqueur, il s'enferra davantage. « Non, sérieux... la plupart des gens pensent que *Le seigneur des anneaux* parle de Birmingham en fait.

— Visiblement, il y a un rapport. Il y a un musée, aujourd'hui, sur les lieux dont on croit qu'il s'est inspiré, au bout de la rue où j'habite. Écoute, tu n'as qu'à venir voir de tes propres yeux. La ville est charmante.

— Oh mais oui. Birmingham, terre de promesses amoureuses autant qu'érotiques. La prochaine fois que tu viens, je vous emmène dîner tous deux, toi et le hobbit de tes rêves. »

Sur ces paroles, il leur versa un dernier verre de vin et ils portèrent un toast à la Terre du Milieu et au Cœur de l'Angleterre.

Lorsque Doug reçut un mail du service de presse de Downing Street annonçant toute une fournée de nouvelles nominations, il alla faire un tour sur Google. Au sein du nouveau gouvernement de coalition, un nom avait attiré son attention, celui du sous-directeur adjoint de la communication, Nigel Ives. Il y avait un garçon qui s'appelait Ives dans son école. Timothy Ives. Ce n'était certes pas un patronyme rare mais il avait réveillé un lointain souvenir. Benjamin lui avait confié avoir accepté des années plus tôt et dans un moment de faiblesse l'invitation de Timothy Ives sur Facebook, moyennant quoi il avait découvert entre autres choses qu'il avait un fils... Ce fils ne s'appelait-il pas Nigel, justement ? Coïncidence de plus ? À tout hasard, Doug envoya un mail à Nigel, lequel lui répondit. Et quand ils se retrouvèrent de façon tout à fait officieuse dans le café le plus proche du métro Temple, le jeune homme lui dit d'entrée de jeu :

« Je crois que vous êtes un ancien camarade de classe de mon père.

— Timothy ? Au collège King William de Birmingham ? Dans les années soixante-dix ?

— C'est ça. Vous lui fichiez une peur bleue.
— Ah bon ?
— Mais il vous vénérât aussi.
— Ah bon ?
— Il était convaincu que vous n'aviez que du mépris pour lui.

— Ah bon ? » répéta Doug qui se rappelait que c'était parfaitement vrai. Timothy Ives était un petit avorton et les « grands » de l'école, Harding en tête, profitaient de lui sans vergogne, l'ayant plus ou moins réduit à l'état de factotum. « Mais comment va-t-il aujourd'hui ? Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il est devenu proctologue, il réussit plutôt bien.

— Vous m'en direz tant.

— Je suis sûr que vous ne souffrez pas d'hémorroïdes, Douglas, mais si c'était le cas, mon père pourrait vous soulager.

— Je ne manquerai pas de m'en souvenir.

— Néanmoins, je suppose que ce n'est pas ce qui vous amène aujourd'hui.

— Je n'ai pas d'hémorroïdes, et ne suis pas venu vous en parler.

— Très bien.

— Non, ce qui m'occupe c'est que je voudrais émettre la possibilité que nous engagions une relation chaleureuse et doublement profitable, vous et moi. Si les tories et les libéraux-démocrates arrivent à former une coalition et à travailler ensemble, alors, qui sait... tous les espoirs nous sont permis.

— Tout à fait. C'est l'esprit du temps qui parle par votre voix, Douglas. Nous abordons une rupture complète avec le vieux système de l'alternance. Finis les antagonismes mesquins. Terrain d'entente

et coopération, il n'y a que ça de vrai. La période est *très* excitante pour entrer en politique. »

Doug regardait Nigel en se demandant quel âge il pouvait avoir. Il sortait tout juste de l'université, à en juger par sa physionomie. Ses joues pâles et un peu roses paraissaient imberbes. Son costume sombre et sa cravate étaient chics mais impersonnels, comme sa raie sur le côté. Il avait une expression bienveillante et parlait sur un ton perpétuellement enthousiaste, tout en demeurant parfaitement impénétrable. Il ne devait pas avoir vingt-cinq ans.

« Mais quelle tournure les choses prennent-elles, au 10 ? demanda Doug. Vous avez deux partis très différents, là, avec des objectifs très différents. Comment voulez-vous que ça dure ! »

Nigel sourit. « Dave et Nick et d'ailleurs toute l'équipe ont le plus grand respect pour le commentateur que vous êtes, Douglas, mais on sait bien que votre boulot vous entraîne à jeter de l'huile sur le feu. Or vous n'allez pas trouver de feu chez nous. Dave et Nick ont leurs différences, bien sûr, mais en fin de compte, ce sont deux types ordinaires, réglos, qui veulent faire avancer les choses.

— Des types ordinaires, réglos ?

— Absolument.

— Des types ordinaires, que le pur hasard a fait fréquenter des écoles privées exorbitantes avant de se hisser au mât de cocagne dûment savonné de la politique.

— Absolument. Vous voyez tout ce qu'ils ont en commun ? C'était fameux, non, de les observer lors de leur première journée ensemble, dans la roseraie ? Ils s'amusaient comme des petits fous devant les caméras, ils riaient.

— Pas de fossé idéologique entre eux, donc ? »

Nigel fronça les sourcils un instant : « Bon, Dave est passé par Eton et Nick par Westminster. Ce sont deux mondes, j'en conviens. » Son visage s'éclaira cependant aussitôt : « Mais honnêtement, Douglas – je peux vous appeler Doug ?

— Bien sûr, pourquoi pas ?

— Honnêtement, Doug, il faut les entendre se charrier au cabinet.

— Les entendre... pardon ?

— Se charrier, se vanner.

— Se vanner ?

— Ils s'envoient des vannes, ils rient de bon cœur, ils se mettent en boîte. Croyez-moi, j'ai entendu toutes sortes de blagues, à la fac en particulier, mais là, on est dans l'excellence.

— Attendez, je voudrais être sûr d'avoir bien compris, vous parlez des discussions du cabinet ?

— Tout à fait.

— Alors il y a quelques jours, il y avait des milliers de jeunes gens dans les rues de Londres qui protestaient contre l'augmentation faramineuse des droits d'inscription à l'université, mesure que Nick Clegg avait promis de ne pas soutenir et qu'il soutient aujourd'hui, pendant ce temps-là le nouveau chancelier de l'Échiquier annonce des coupes massives dans la dépense publique, coupes qui vont affecter les familles à revenus moyens plutôt que les super-riches, et vous me dites qu'en gros ce qui est au principe de toutes ces réformes c'est... la franche rigolade ? »

Nigel hésita. Il paraissait s'inquiéter de la façon dont la remarque qu'il allait faire serait reçue.

« Ne le prenez pas mal, Doug, mais je pense

qu'il s'agit d'une différence générationnelle. On est devant le fossé des générations. Vous, vos amis, mon père, vous avez reçu une certaine éducation. Vous avez grandi dans les antagonismes de parti. Mais l'Angleterre a bougé depuis. Le vieux système est hors d'usage. Le 6 mai nous l'a bien montré. Le 6 mai, la Grande-Bretagne a dû choisir une nouvelle direction et les gens se sont exprimés d'une seule voix catégorique. Leur message a été on ne peut plus clair. Ils ont dit : "On ne sait pas." » Il sourit aimablement devant le silence éberlué de Doug. « On ne sait pas », répéta-t-il avec un haussement d'épaules, mains ouvertes devant lui dans un geste d'impuissance. « Il y a deux ans, le monde a connu une crise financière terrible et personne ne sait comment s'en sortir. Personne ne sait comment aller de l'avant. C'est ce que j'appelle l'indécision radicale ; c'est le nouvel esprit du temps. Et Nick et Dave l'incarnent à la perfection. »

Doug acquiesça machinalement mais, au fond de lui, il aurait été incapable de dire si Nigel plaisantait – perplexité qui allait lui devenir familière avec les années.

Décembre 2010

Le courrier de la police de West Mercia atterrit sur le paillason de Sophie un matin de la fin octobre. Les radars avaient photographié son véhicule sur Streetsbrook Road, roulant à cinquante-huit dans une zone limitée à cinquante. Elle avait le choix entre perdre trois points et suivre pour une somme de cent livres un stage de sensibilisation aux dangers de la vitesse, ce qu'elle préféra naturellement.

Elle était convoquée à deux heures de l'après-midi dans un immeuble de bureaux anonyme de Colmore Row, début décembre. À son arrivée, on lui indiqua le hall de réception, au neuvième étage, équipé de deux distributeurs de boissons gazeuses et de barres chocolatées, avec deux douzaines de sièges disposés en carré le long des murs. La plupart étaient déjà occupés lorsqu'elle entra. Il y avait là des hommes et des femmes de tous âges et de toutes couleurs. On bavardait à mi-voix, en plaisantant du bout des lèvres. L'ambiance lui rappelait l'école, où les garçons et les filles coupables

d'une incartade quelconque attendaient devant le bureau du directeur qu'on leur signifie leur punition. Sophie préféra ne pas s'asseoir, elle s'approcha d'une des fenêtres crasseuses et regarda la ville, les galeries marchandes, les tours, les rues de vieilles maisons toutes semblables au loin, et plus loin encore, Spaghetti Junction, l'entrelacs de béton des échangeurs, le tout gris et flou sous une pâle lumière d'après-midi.

« Maintenant, si vous voulez bien me suivre, dit une voix masculine jeune et pleine d'énergie, nous allons prendre place et commencer. »

Sophie n'avait pas vu celui qui venait de parler. Elle suivit la file qui piétinait pour pénétrer dans la pièce voisine, agencée comme une salle de classe avec des bancs pour s'asseoir, des bureaux et un écran destiné aux présentations PowerPoint. La rampe de plafond dispensait un éclairage de commissariat. À un bout de la classe, un grand type bien bâti leur tournait le dos, occupé à disposer des papiers sur le bureau. Il se retourna vers eux.

« Bonjour tout le monde. Je m'appelle Ian et je vais être votre facilitateur pendant cette séance. Et voici ma collègue, Naheed. »

La porte du fond s'était ouverte, livrant passage à une femme au physique remarquable, presque aussi grande que Ian, tout juste la trentaine et déjà des fils gris dans ses cheveux frisés longs jusqu'aux épaules. Elle s'avancait entre deux rangées de bureaux. Elle marchait le corps légèrement en arrière, avec assurance, et salua en souriant ceux qui étaient assis de part et d'autre de la travée. Ses sourires étaient pleins de défi, combatifs. Son allure plut d'emblée à Sophie. Il fallait qu'elle ait

des couilles, cette femme, pour venir au milieu d'une pièce majoritairement peuplée d'hommes, majoritairement blancs, leur faire des remontrances sur leurs fautes de conduite.

Ni l'un ni l'autre ne correspondait à l'idée qu'elle s'en était faite. Ian, très loin du pédagogue rassis et sévère qu'elle s'était figuré sans charité particulière, pouvait avoir entre trente-cinq et quarante ans ; il avait une carrure de rugbyman, un visage avenant et ouvert aux beaux traits réguliers, avec des cils d'une longueur fascinante. Ce fut par ce détail que Sophie se laissa distraire pendant qu'il se livrait à quelques remarques en préambule, mais elle se remit à suivre lorsqu'il demanda à chacun de raconter les circonstances de son infraction, et de plaider sa cause le cas échéant. Il écoutait attentivement chaque réponse avec un sérieux sans faille, contrairement à Naheed dont le sourire ne s'éteignait jamais tout à fait, et qui gardait toujours une petite lueur d'amusement dans le regard.

Les réponses elles-mêmes étaient intéressantes. En écoutant parler les autres, si divers par l'âge, la classe sociale, le genre, les origines ethniques et les histoires qu'ils racontaient, Sophie se rendit compte qu'un facteur commun les unissait : un sentiment d'injustice chevillé au corps. Qu'ils aient dépassé la vitesse autorisée pour arriver à l'heure à un rendez-vous urgent, pour emmener un cousin à l'hôpital, ou encore qu'ils aient acheté un plat chinois à emporter et aient voulu rentrer avant qu'il refroidisse, ou bien enfin qu'ils aient décidé en leur âme et conscience que cette limitation de vitesse insultait le bon sens et l'aient par conséquent ignorée, tous frémissaient

Jonathan Coe

Le cœur de l'Angleterre

Traduit de l'anglais par Josée Kamoun

« L'Angleterre lui faisait l'effet d'un territoire calme et stable. D'un pays en bonne intelligence avec lui-même. Tout allait pour le mieux. »

En dix ans, l'Angleterre est passée de la liesse des jeux Olympiques au couperet du référendum sur le Brexit. Comment en est-on arrivé là ? Dans cette période trouble qui fait basculer les destins individuels et collectifs, la famille Trotter reprend du service. Benjamin a maintenant cinquante ans et s'engage dans une improbable carrière littéraire, sa sœur Lois voit ses anciens démons revenir la hanter, tandis que sa nièce Sophie s'interroge sur son mariage. La politique peut-elle être une cause valable de séparation ?

Après *Bienvenue au club* et *Le Cercle fermé*, *Le cœur de l'Angleterre* questionne avec une ironie mordante les grandes sources de crispation contemporaines.

« On est ébloui par la virtuosité avec laquelle Coe brasse l'évocation de la décennie passée. »

Raphaëlle Leyris, *Le Monde des livres*



Le cœur de l'Angleterre
Jonathan Coe

Cette édition électronique du livre
Le cœur de l'Angleterre de Jonathan Coe
a été réalisée le 11 février 2021 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072922664 - Numéro d'édition : 373595).
Code Sodis : U35653 - ISBN : 9782072922695.
Numéro d'édition : 373598.